

L’Inachevée

L'article s'étalait sur une page de l'édition du 25 mars 2014 d'Ouest -Aven :

« Un piano à queue de marque Steinway a été retrouvé hier matin, au sommet de la falaise à Plogoff dans le Finistère. Posé là, sur la lande rase balayée par le vent, dans un des plus beaux sites de Bretagne, il demeure un véritable mystère pour les promeneurs.... »

Un oubli.

Univeralwiki. Extrait d'article:

Georges Frederick Karlsfelder mourut le 25 mars 1869, vingt ans après la mort de son maître et idole, Frédérique Chopin.

A la fin de sa vie, il avait fait retraite, à Kerhudevel, un lieu-dit breton, non loin de Plogoff dans ce qu'on appelait encore à l'époque, la France. Il y avait acheté une minuscule maison où il vécut ses dernières années, dans une solitude absolue, surtout après la mort de sa femme en 1865. Rappelons que son fils, aide de camp du lieutenant-général Bugeaud était mort beaucoup plus tôt, en Algérie.

Vieillesse triste et solitaire, loin de tout et de tous. Seul le Steinway and Sons arrivé par bateau de New York et offert, deux ans avant sa mort, par un groupe d'admirateurs richissimes, l'accompagna dans sa fin de vie. C'est sur cet instrument qu'il composa ses dernières œuvres, notamment, à soixante et onze ans, l'ultime et fameuse sonate pour piano: « Sur la lande », hélas inachevée.

Cette œuvre magistrale, testamentaire, est considérée par tous les mélomanes, comme écrite par un génie au sommet de son art. On ne peut que déplorer qu'il soit mort sans avoir pu l'achever. Bon nombre de compositeurs et pianistes, plus ou moins inspirés, se sont essayés à la terminer, sans, aux dires des spécialistes, résultats très probants.

Le jeune pianiste prodige Gaspard Hendelstroff a affirmé récemment que, quand la translation dans l'espace et le temps serait enfin au point, c'est la première expérience qui serait à tenter : amener l'auteur à terminer cette œuvre.

On peut rêver.

Dernière modification de cette page le 20 novembre 2074 à 23:44

Jusqu'à son dernier jour, Georges Frederick Karlsfelder, toujours très ingambe, continua à parcourir, des heures durant, les landes infinies autour de chez lui, entre Plogoff et l'océan. C'est dans ces lieux sauvages, battus des vents et des vagues qu'il puisa toute son inspiration créatrice. Sa bien-nommée sonate : « Sur la lande » est saturée de visions d'eau, d'infini, de vents, de landes, d'ajoncs, de bruyères...

Une terre, une mer, un ciel : Il en fit toute la matière de sa puissance créatrice.

C'est là, sur la falaise dominant la baie de Plogoff que se prépara l'intervention.

C'est là que je devais l'attendre.

Ils avaient calculé que ce serait sa dernière sortie avant le déclenchement de sa maladie : une violente crise d'urémie qui le conduirait très rapidement à la mort.

Les conditions pour l'intervention étaient idéales. Le vent, si fréquent en tout temps, était miraculeusement tombé. Il faisait encore jour. Le soleil venait juste de se coucher mais éclairait les nuages tumultueux, qu'une lumière cuivrée presque irréaliste, magnifiait. Au pied de la falaise, l'océan mugissait, sourde respiration puissante et régulière, apanage du dieu des mers.

Un ratissage spectro-temporel approfondi avait été effectué quelques minutes avant la translation, et, hors le vieux musicien retour de promenade, toute la lande entourant la falaise à plusieurs kilomètres à la ronde, était déserte. Hommes et animaux étaient rentrés. La solitude absolue des lieux n'influerait donc en rien le cours du temps. Une nécessité conventionnelle absolue.

Ils avaient tout préparé en conséquence : un espace plan suffisant avait été dégagé, pour permettre de bien me caler horizontalement ainsi que le tabouret. Quelques torches répandant une forte odeur de résine, brûlant en flammèches folles autour de moi, suffisaient pour éclairer mon clavier.

Je le vis soudain surgir au dessus une dune, à quelques mètres seulement de notre décor.

Il se détachait sur un ciel tourmenté encore vaguement coloré par les vestiges d'un invisible soleil. Sa grande silhouette était drapée dans un lourd manteau sombre descendant jusqu'au mollets, un cache nez en grosse laine grise entourait son cou, et une casquette à carreaux, avec des oreillettes, à la Sherlock Holmes, protégeait ses oreilles.

La scène, qu'il avait sous les yeux, dût lui paraître prodigieuse, fascinante, irréaliste. Elle l'était. C'était le but recherché. Il s'arrêta un long moment, interdit devant le spectacle invraisemblablement baroque, qui s'offrait à lui, puis il s'approcha, lentement, hésitant à entrer dans cette extravagance.

Un piano, son piano, il l'aurait reconnu entre mille, transporté en quelques heures par pure magie, ici, sur la lande, avec son tabouret, le tout auréolé de ces torches barbares éclairant cette fantasmagorie, une solitude absolue, cette odeur inimitable de lande et de varech, et, en accompagnement musical, les halètements réguliers de l'océan à ses pieds... tout contribuait à rendre cet instant unique, exceptionnel, prodigieux.

Il arriva tout près de moi. Les flammes mouvantes des torches se reflétaient dans les verres de ses petites lunettes cerclées d'or. Il resta un long moment figé, me flattant du bout des doigts pour se faire reconnaître, comme si j'en avais besoin. Sur le porte-partition devant le clavier ouvert, les dernières pages de « Sur la lande » écrites le matin même.

Incompréhensible.

Un appel totalement incompréhensible mais qu'il ressentait comme inéluctable, un rendez-vous à ne pas manquer, proposé par il ne savait quelle puissance, quelle déité, pour il ne savait quelle festin musical.

Ce qu'il savait, par contre, c'est qu'il ne pouvait se refuser à cette invitation.

Il s'assit sur le tabouret, méditatif, hors temps, hors raisonnement. Il déboutonna son manteau, prit son assiette, comme toujours fit craquer les jointures de ses doigts, il caressa longuement, distraitement, mon clavier, accumulant sur mes touches un aura de sons qu'il n'aurait plus, ensuite, qu'à mettre au monde.

Le ciel était maintenant noir. Quelques vagues étoiles perçaient timidement, de temps à autre la bousculade agitée des nuages. L'océan le pressait. Pour lui, le temps suspendait son vol, une brise légère lui susurrant quelques mesures qu'accompagnaient les crépitements des torches.

Ses mains suspendirent soudain leur lent ballant sur mon clavier. Il était prêt.

Il préluda, reprit une page avant où il s'était arrêté le matin même, et puis...

Et puis il se laissa porter, emporter.

Il ne créait pas. Il se contentait de traduire. Et la musique coulait inéluctable, parfaite, suivant la ligne mélodique imposée par la nécessité de l'heure. Les sons, quelque part, s'enregistraient pour toute éternité.

Et puis, ce fut fini.

Après ?

Après... Il se leva, et, sans se retourner prit le chemin de sa petite maison. Il ne le savait pas encore, mais il n'en sortirait plus.

Ou peut-être s'en doutait-il ?

Le piano ?

Le piano se perdit dans le cours encore mal maîtrisé du temps, une coquille, vide, morte, abandonnée sur un rivage quelconque, dans le long reflux du temps.

Une erreur.

Un oubli